

xx.
Ce qu'a été
le nouveau
royaume de
Grenade,
ce qu'il est,
et ce qu'il
peut devenir.

Quelques écrivains ont parlé avec un enthousiasme presque sans exemple des richesses qui sortirent d'abord du nouveau royaume. Ils les font monter au point d'étonner les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être on ne poussa si loin l'exagération. Si la réalité eût seulement approché des fables, cette grande prospérité serait consignée dans des registres publics, ainsi que celles de toutes les colonies véritablement intéressantes. D'autres monumens en auraient perpétué le souvenir. Dans aucun temps ces trésors n'existèrent donc que sous la plume d'un petit nombre d'auteurs naturellement crédules, ou qui se laissaient entraîner par l'espoir d'ajouter à l'éclat dont déjà brillait leur patrie.

Le nouveau royaume fournit aujourd'hui l'émeraude, pierre précieuse transparente, de couleur verte, et qui n'a guère plus de dureté que le cristal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fournissent des émeraudes, mais très-imparfaites et peu recherchées.

On a cru long-temps que les émeraudes d'un vert gai venaient des grandes Indes; et c'est pour cela qu'on les appelait *orientales*. Cette opinion a été abandonnée lorsque ceux qui la défendaient se sont vus dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formaient. Actuellement il est établi que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces

pierreries que ce qu'elle-même en avait reçu du nouvel hémisphère.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouvèrent beaucoup qu'ils brisèrent sur des enclumes, dans la persuasion où étaient ces aventuriers qu'elles ne devaient pas se briser, si elles étaient fines. Cette perte devenait plus sensible par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les incas les avaient tirées. La Nouvelle-Grenade ne tarda pas à remplir le vide. Cette région nous envoie maintenant moins de ces pierreries, soit qu'elles soient devenues plus rares, soit que la mode en ait diminué dans nos climats. Mais l'or qui en vient est plus abondant; et ce sont les provinces du Popayan et du Choco qui le fournissent. On l'obtient sans de grands dangers, et sans des dépenses considérables.

Ce précieux métal, qu'ailleurs il faut arracher aux entrailles des rochers, des montagnes ou des abîmes, se trouve presque à la superficie de la terre. Il est mêlé avec elle; mais des lavages plus ou moins souvent répétés l'en séparent assez aisément. Les noirs, qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que l'expérience a démontré que les fraîcheurs les y faisaient périr très-rapidement, les noirs sont chargés seuls de ces travaux pénibles. L'usage est que ces esclaves rendent à leurs maîtres une quantité d'or déterminée. Ce qu'ils en peuvent

ramasser de plus leur appartient, ainsi que ce qu'ils en trouvent dans les jours consacrés au repos par la religion, mais sous la condition formelle de pourvoir à leur nourriture durant ces fêtes. Par ces arrangemens, les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entre eux sont en état, un peu plus tôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Alors ils lèvent leurs yeux jusqu'aux Espagnols; alors ils mêlent leur sang avec celui de ces conquérans superbes.

La cour de Madrid était mécontente qu'une région dont on lui exaltait sans cesse les avantages naturels lui envoyât si peu d'objets, et lui envoyât si peu de chacun. L'éloignement où était ce vaste pays de l'autorité établie à Lima pour gouverner toute l'Amérique méridionale devait être une des principales causes de cette inaction. Une surveillance plus immédiate pouvait lui communiquer plus de mouvement, et un mouvement plus régulier. On la lui donna. La vice-royauté du Pérou fut coupée en deux. Celle qu'en 1718 on établit dans la Nouvelle-Grenade fut formée sur la mer du Nord, de tout l'espace qui s'étend depuis les frontières du Mexique jusqu'à l'Orénoque, et sur la mer du Sud, de celui qui commence à Veragua, et qui finit à Tumbès. Dans l'intérieur des terres, le Quito y fut encore incorporé.

Cette innovation, quoique sage, quoique nécessaire, ne produisit pas d'abord le grand bien qu'on s'en était promis. Il faut beaucoup de temps

pour former de bons administrateurs. Il en faut peut-être davantage pour établir l'ordre et pour rappeler au travail des générations énervées par deux siècles de fainéantise et de libertinage. La révolution a cependant commencé à s'opérer, et l'Espagne en retire déjà quelque fruit.

La moitié de l'or que ramasse la colonie passait en fraude à l'étranger; et c'était principalement par les rivières d'Atrato et de la Hacha. On s'est rendu maître de leur cours par des forts placés convenablement. Malgré ces précautions, il se fera de la contrebande tout le temps que les Espagnols et leurs voisins auront intérêt à s'y livrer; mais elle sera moindre qu'elle ne l'était. Les ports de la métropole enverront plus de marchandises et recevront plus de métaux.

La communication entre une province et une autre province, entre une ville et une autre ville, entre une bourgade même et une autre bourgade, était difficile ou impraticable. Tout voyageur était plus ou moins exposé à être pillé, à être massacré par les Indiens indépendans. Ces ennemis, autrefois implacables, cèdent peu à peu aux invitations des missionnaires qui ont le courage de les aller chercher, et aux témoignages de bienveillance qui ont enfin remplacé les férociétés si généralement pratiquées dans le Nouveau-Monde. Si cet esprit de douceur se perpétue, les sauvages de cette contrée pourront être un jour tous civilisés et tous sédentaires.

Malgré la bonté connue d'une grande partie du territoire, plusieurs des provinces qui forment le nouveau royaume tiraient leur subsistance de l'Europe ou de l'Amérique septentrionale. On s'est vu enfin en état de proscrire les farines étrangères dans toute l'étendue de la vice-royauté, d'en fournir même à Cuba. Lorsque les moyens ne manqueront plus, les cultures particulières au Nouveau-Monde seront établies sur les côtes; mais la difficulté, la cherté des transports ne permettront guère à l'intérieur du pays d'en pousser les récoltes au-delà de la consommation locale. Le vœu des peuples qui l'habitent se borne généralement à l'extension des mines.

Tout annonce qu'elles sont comme innombrables dans le nouveau royaume. La qualité du sol les indique. Les tremblemens de terre, presque journaliers, en tirent leur origine. C'est de leur sein que doit couler tout l'or qu'entraînent habituellement les rivières, et c'était d'elles qu'était sorti celui que les Espagnols, à leur arrivée dans le Nouveau-Monde, arrachèrent sur les côtes en si grande quantité aux sauvages. A Mariquita, à Muso, à Pampelona, à Tacayma, à Canaverales, ce ne sont pas de simples conjectures. Les grandes mines qui s'y trouvent vont être ouvertes; et l'on espère qu'elles ne seront pas moins abondantes que celles de la vallée de Neyva, qu'on exploite avec tant de succès depuis quelque temps. Ces nouvelles richesses iront se réunir à celles du

Choco et du Popayan dans Santa-Fé de Bogota, capitale de tout le pays.

Cette cité n'est point celle que les conquérans trouvèrent bâtie à leur arrivée. Elle renfermait, nous dit-on, une population innombrable. Le palais du souverain était assez vaste pour loger à l'aise une grande armée. On y voyait un sérail où trois cents femmes occupaient séparément des appartemens où il ne manquait aucune des commodités qu'exige le plus grand luxe. Les différens quartiers offraient des temples remplis d'idoles formées des plus riches métaux et couvertes de pierreries. Les richesses étaient tellement multipliées, que, quoiqu'on en eût détourné la plus grande partie, on put ferrer les chevaux avec de l'or au lieu de fer. Mais laissons aux romanciers ces fabuleuses exagérations du crédule ou menteur Zamora, et disons que les Espagnols ne virent rien dans ce chef-lieu d'un assez vaste état qui pût les engager à s'y fixer. Ils lui préférèrent une des maisons de campagne du prince, où ils trouvèrent un site heureux, un ciel pur, un climat tempéré, des eaux abondantes, un sol fertile, et des matériaux propres aux grandes constructions qu'ils se proposaient d'élever. En 1774 la nouvelle ville avait dix-sept cent soixante-dix maisons, trois mille deux cent quarante-six familles, et seize mille deux cent trente-trois habitans. La population y doit augmenter, puisque c'est le siège du gouvernement, le lieu de la fabrication des

monnaies, l'entrepôt du commerce, puisqu'enfin c'est la résidence d'un archevêque dont la juridiction immédiate s'étend sur trente et une villes ou bourgades espagnoles, sur cent quatre-vingt-quinze peuplades d'Indiens anciennement assujettis, sur vingt-huit missions établies dans des temps modernes, et qui, comme métropolitain, a aussi une sorte d'inspection sur les diocèses de Quito, de Panama, de Caraque, de Sainte-Marthe et de Carthagène. C'est par cette dernière place, quoique éloignée de cent lieues, et par la rivière de la Madeleine que Santa-Fé entretient sa communication avec l'Europe. La même route sert pour Quito.

xxi.
Singularités
remarquables dans la
province de
Quito.

Cette province a une étendue immense ; mais la plus grande partie de ce vaste espace est remplie de forêts, de marais, de déserts, où l'on ne rencontre que de loin en loin quelques sauvages errans. Il n'y a proprement d'occupé, de gouverné par les Espagnols qu'une vallée de quatre-vingts lieues de long et de quinze de large, formée par deux branches des Andes.

C'est un des plus beaux pays du monde. Même au centre de la zone torride, le printemps est perpétuel. La nature a réuni sous la ligne, qui couvre tant de mers et si peu de terre, tout ce qui pouvait tempérer les ardeurs de l'astre bienfaisant qui féconde tout ; l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphère, le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue prodigieuse,

gieuses, et toujours couvertes de neige, des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. Cependant, après une matinée généralement délicieuse, des vapeurs commencent à s'élever vers une heure ou deux. L'air se couvre de sombres nuées qui se convertissent en orages. Tout luit alors, tout paraît embrasé du feu des éclairs, Le tonnerre fait retentir les monts avec un fracas horrible. De temps en temps d'affreux tremblemens s'y joignent. Quelquefois la pluie ou le soleil sont constans quinze jours de suite, et à cette époque la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, et la sécheresse enfante des maladies dangereuses.

Mais, si l'on excepte ces contre-temps infiniment rares, le climat est un des plus sains. L'air y est si pur, qu'on n'y connaît pas ces insectes dégoûtans qui affligent l'Amérique presque entière. Quoique le libertinage et la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on s'en ressent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont contractée eux-mêmes, vieillissent également sans danger et sans incommodité.

L'humidité et l'action du soleil étant continues, et toujours suffisantes pour développer et pour fortifier les germes, l'habitant a sans cesse sous les yeux l'agréable tableau des trois belles

saisons de l'année. A mesure que l'herbe se dessèche il en revient d'autre, et l'émail des prairies est à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes et ornés de fleurs odoriférantes, sans cesse chargés de fruits, dont la couleur, la forme et la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élèvent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours renaissante. On voit d'un coup-d'œil germer les semences nouvelles, d'autres grandir et se hérissier d'épis, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber sous la faucille du moissonneur. Toute l'année se passe à semer et à recueillir dans l'enceinte du même horizon. Cette variété constante tient uniquement à la diversité des expositions.

xxii.
Le pays de
Quito est
très-peuplé,
et pourquoi.
Quels sont
les travaux
de ses habi-
tans.

Aussi est-ce la partie du continent américain la plus peuplée. On voit dix ou douze mille habitans à Saint-Michel d'Ibarra; dix-huit ou vingt mille à Otabalo; dix à douze mille à Latacunga; dix-huit à vingt mille à Riobamba; huit à dix mille à Hambato; vingt-cinq à trente mille à Cuença; dix mille à Loxa, et six mille à Zaruma. Les campagnes n'offrent pas moins d'hommes que les villes.

La population serait certainement moins considérable, si, comme en tant d'autres lieux, elle avait été enterrée dans les mines. Des écrits sans nombre ont blâmé les habitans de cette contrée

d'avoir laissé tomber celles qui furent ouvertes au temps de la conquête, et d'avoir négligé celles qui ont été découvertes successivement. Le reproche paraît mal fondé à des gens éclairés qui ont vu les choses de très-près. Ils pensent généralement que les mines de ce district ne sont pas assez abondantes pour soutenir les frais qu'il faudrait faire pour les exploiter. Nous ne nous permettrons pas de prononcer sur cette contestation. Cependant, pour peu qu'on réfléchisse sur la passion que les Espagnols montrèrent dans tous les temps pour un genre de richesse qui, sans aucun travail de leur part, ne coûtait que le sang de leurs esclaves, on présumera qu'il n'y a qu'une entière impossibilité, fondée sur des expériences répétées, qui ait pu les déterminer à se refuser à leur penchant naturel et aux pressantes sollicitations de leur métropole.

Dans le pays de Quito, les manufactures exercent les bras qu'énervent ailleurs les mines. On y fabrique beaucoup de chapeaux, beaucoup de toiles de coton, beaucoup de draps grossiers. Avec le produit de ce qu'en consommaient les différentes contrées de l'Amérique méridionale, il payait les vins, les eaux-de-vie, les huiles, qu'il ne lui fut jamais permis de demander à son sol; le poisson sec et salé qui lui venait des côtes; le savon fait avec de la graisse de chèvre que lui fournissaient Piura et Truxillo; le fer en nature ou travaillé qu'exigeaient sa culture et ses ateliers; le peu

qu'il lui était possible de consommer des marchandises de notre hémisphère. Ces ressources ont bien diminué depuis qu'il s'est établi des fabriques du même genre dans les provinces voisines, surtout depuis que le meilleur marché des toileries et des lainages de l'Europe en a singulièrement étendu l'usage. Aussi le pays est-il tombé dans la plus extrême misère.

Jamais il n'en sortira par ses denrées. Ce n'est pas que ses campagnes ne soient généralement couvertes de cannes à sucre, de toutes sortes de grains, de fruits délicieux, de nombreux troupeaux. Difficilement nommerait-on un sol aussi fertile et dont l'exploitation ne fût pas plus chère; mais rien de ce qu'il fournit ne peut alimenter les marchés étrangers. Il faut que ces richesses naturelles soient consommées sur le même terrain qui les a produites. Le quinquina est la seule production qui jusqu'ici ait pu être exportée.

xxiii.
Le quinquina vient de la province de Quito. Considérations sur ce remède.

L'arbre qui donne ce précieux remède pousse une tige droite, et s'élève beaucoup lorsqu'on l'abandonne à lui-même. Son tronc et ses branches sont proportionnés à sa hauteur. Les feuilles, opposées, réunies à leur base par une membrane ou stipule intermédiaire, sont ovales, élargies par le bas, aiguës à leur sommet, très-lisses et d'un beau vert. De l'aisselle des feuilles supérieures plus petites sortent des bouquets de fleurs semblables, au premier aspect, à celles de la lavande. Leur court calice a cinq divisions. La

corolle forme un tube allongé, bleuâtre en-dehors, rouge à l'intérieur, rempli de cinq étamines, évasé par le haut, et divisé en cinq lobes finement dentelés. Elle est portée sur le pistil, qui, surmonté d'un seul style, occupe le fond du calice, et devient avec lui un fruit sec, tronqué supérieurement, partagé dans sa longueur en deux demi-coques remplies de semences bordées d'un feuillet membraneux.

Cet arbre croit sur la pente des montagnes. Sa seule partie précieuse est son écorce, connue par sa vertu fébrifuge, et à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. La plus épaisse a été préférée jusqu'à ce que des analyses et des expériences répétées aient démontré que l'écorce mince avait plus de vertu.

Les habitans distinguent trois espèces ou plutôt trois variétés de quinquina. Le jaune et le rouge, qui sont également estimés, et ne diffèrent que par l'intensité de leur couleur; le blanc, qui est peu recherché à cause de sa vertu très-inférieure. On le reconnaît à sa feuille moins lisse et plus ronde, à sa fleur plus blanche, à sa graine plus grosse, et à son écorce blanche à l'extérieur. L'écorce de la bonne espèce est ordinairement brune, cassante et rude à sa surface, avec des brisures.

Sur les bords du Maragnon, le pays de Jaën fournit beaucoup de quinquina blanc; mais on crut long-temps que le jaune et le rouge ne se